



**ENTRETIEN**

**La « matière de Bretagne »  
par Philippe Le Guillou**

# CELTISSIME

**8€ • N°1 • JUIN 2011**

**DOSSIER**

**Les photos inédites  
du général de Gaulle  
dans l'Irlande  
de ses ancêtres**



**LES DÎNERS CELTIQUES**

**Une tradition plus que  
centenaire des Bretons de Paris  
remise au goût du jour**

**CÉCILE CORBEL**

Quand la musique celtique fait écho  
à la culture japonaise

**ANNE DE BRETAGNE**

De la réalité au mythe,  
entretien avec Didier Le Fur

## « Quelque chose m'attache à l'enfant que je fus ! »

**A**insi s'exclame Charles Le Quintrec dans l'introduction de son livre testament *Une enfance bretonne*. Comment, en effet, couper les liens avec ce qui fut transmis par cette antique et étrange Bretagne : l'impalpable, l'invisible, l'inconscient ?

Traduction de ce substrat culturel, les mots, la langue, les croyances, les certitudes, les convictions, la sensibilité, toujours présents dans un univers contemporain bien éloigné, trop éloigné, de ce qui donnait jadis un sens aux existences.

Les artistes, musiciens, écrivains, les traditions populaires parfois élevées au rang de l'art le plus noble comme le chant choral, magnifient cet héritage venu de la nuit des temps.

Ce premier numéro de Celtissime est donc guidé par la volonté de conduire son lecteur au-delà de la « matière de Bretagne », de l'aider à mieux percevoir les traces de l'univers celtique dans notre monde contemporain, à comprendre les motivations de ceux qui portèrent le Dîner Celtique au XIX<sup>e</sup> siècle, ou encore à pénétrer avec Cécile Corbel dans l'univers du film d'animation japonais symbolisé par *Arrielly*, le petit monde des charpenteurs

cousins des Korrigans des campagnes bretonnes venu du fonds des âges. Mais le regard peut porter encore plus loin en direction de terres apparemment éloignées celle des initiatives économiques et sociales par exemple.

Analysant la « matière de Bretagne », Philippe Le Guillou qui a porté haut l'art de l'écriture, nous livre son sentiment dans un entretien pour Celtissime sur cette alchimie de sentiments, d'impressions et de traces écrites et orales qui ressurgit de manière récurrente dans notre culture contemporaine. « un fonds en permanence actualisé par ses récitateurs successifs, d'Apollinaire à Julien Gracq depuis, bien sûr, le premier d'entre eux Chrétien de Troyes ». Il nous parle littérature, poésie, musique et chant.

Celtissime se donne pour objectif de pointer, tracer, expliquer et partager cette culture, de redonner les points de repères celtiques dans un univers aux codes de plus en plus brouillés. De l'Irlande à la Bretagne, en passant par toutes « ces nations celtiques » que Jean-Pierre Richard sut si bien repérer et fédérer en créant le Festival Interceltique de Lorient, je vous propose de nous suivre pour écarter un coin du voile gréco-latin.

Yannick Le Bourdonnec

### CELTISSIME

Édité par YLB Édition,  
1 rue d'Argenson,  
75008 Paris.  
Conception graphique  
par Tristan Duhamel

### CELTISSIME.COM

#### Sur les traces des *Seiz Breur*

La maquette de Celtissime s'inspire des créations du mouvement artistique breton des *Seiz Breur* (sept frères). Ce courant, qui concerne aussi bien la peinture, la musique ou la littérature, que l'architecture, l'artisanat ou la décoration, fut initié dans les années 1920. Trois artistes sont à l'origine de ce renouvellement artistique : Jeanne Malivel, graveuse et décoratrice, James Brouillé, architecte et René-Yves Creston, peintre et graveur. Tous trois se sont insurgés contre les poncifs et « binouseries » qui caractérisaient alors l'art breton. Ils sont revenus aux origines de la culture bretonne, ont revisité la mythologie druidique, la pensée traditionnelle celtique, l'histoire et la religion pour donner naissance à une nouvelle expression artistique, résolument moderne. Regroupant jusqu'à 50 artistes, le mouvement disparut peu de temps après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Il a cependant marqué durablement l'art breton et inspire aujourd'hui encore de nombreux artistes. Comme les *Seiz Breur* en leur temps, Celtissime est remonté aux origines de l'art celtique et s'est notamment inspiré du *Livre de Kells*. Considéré comme un chef-d'œuvre du christianisme irlandais et de l'art irlando-saxon, ce manuscrit fut réalisé par des moines vers 820. Il doit sa renommée aux motifs ornementaux exceptionnels qui illustrent les quatre Évangiles fondateurs du christianisme.

**CRÉDITS PHOTOS :**  
Hervé Lewandowski /  
RMN Musée d'Orsay  
(p. 3, 25),  
Kennelly Archive  
(couverture, p. 16-19),  
Malgorzata Maj (p. 8),  
Michel Ogier / Opale  
(couverture, p. 4, 5),  
Pascal Rateau (p. 14),  
David Raynal (p. 3, 20-23),  
Tony Spuria (p. 3, 12).



## SOMMAIRE

### 4 ENTRETIEN

Philippe Le Guillou

« La « matière de Bretagne », un fonds en permanence actualisé par ses récitateurs successifs »

6 Témoignage d'un Breton de Paris

### 8 PORTRAIT

Cécile Corbel

La voix d'un Extrême-Orient celté

### 12 REPORTAGE

« Sacrés Irlandais », ces moines qui ont rechristianisé l'Europe au VI<sup>e</sup> siècle

16 A Quiet Holiday

Le voyage crépusculaire du général de Gaulle sur la terre de ses ancêtres

### 20 DÎNERS CELTIQUES

De Jean-Loup Chrétien à Michel-Édouard Leclerc : les invités du Dîner Celtique font la Bretagne d'aujourd'hui

### 24 CULTURE

Anne de Bretagne, de la reine idéale à la duchesse en sabots



## ABONNEZ-VOUS À CELTISSIME

Bulletin à renvoyer dans une enveloppe affranchie à : YLB Édition • 1, rue d'Argenson, 75008 Paris  
Abonnement pour 4 numéros par an au prix de 30 €. Je joins mon règlement par chèque à l'ordre de YLB Édition

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Code postal ..... Ville ..... Tel .....

E-mail ..... @ .....

Philippe Le Guillou, co-président de l'association du Centre de l'Imaginaire Arthurien, expose sa vision de la « matière de Bretagne » qui imprègne la culture celtique jusqu'à nos jours.

## « La “matière de Bretagne”, un fonds en permanence actualisé par ses récitants successifs »

**Vo**us qualifiez souvent de « matière de Bretagne » les thèmes de la littérature française qui, à partir de la légende arthurienne, inspirent par intermittence la création culturelle en France. De quoi s'agit-il exactement ?  
La « matière de Bretagne » est en fait une expression consacrée. Elle résume ce qui cristallise la légende arthurienne et l'ensemble des mythes, récits et épopées qui la racontent. A cet ensemble mythique né en Bretagne –

« Nous glissons insensiblement d'un monde à l'autre. Arthur ne meurt jamais, il glisse vers l'autre monde »

c'est à dire dans les îles Britanniques – et revenu en Armorique on peut aussi associer le roman de *Tristan et Yseult*. Incontestablement, la source de cette « matière de Bretagne », c'est l'Irlande. Les épopées sont nées dans la vieille Eire, les talismans proviennent de la royauté irlandaise, comme le mythe d'Excalibur, par exemple. Ce fonds a été en permanence actualisé par ses récitants successifs : d'Apollinaire à Julien Gracq, depuis bien sûr le premier d'entre eux, Chrétien de Troyes. Ce matériau a ceci de fantastique qu'il nourrit sans cesse l'Imagination. Le récit donne matière à broder à l'infini.

Qu'y trouvez-vous de différent, de « remarquable » pour un écrivain ou un poète ?  
J'y perçois trois choses : Tout d'abord, cette résonance avec l'Irlande.



Philippe Le Guillou est romancier et essayiste. Après *Le Bateau Brume* en 2010, il publie *L'intimité de la rivière* aux éditions Callimard en mars 2011

Effectivement, cette source jaillit à toutes les époques dans la littérature, la poésie, l'art, le théâtre ou le cinéma ; elle inspire *Harry Potter*, comme elle a été visible chez les préraphaélites anglais ou les romantiques allemands, dans les figures de la Dame du Lac ou du Roi Pêcheur. En fait, elle se fraie un chemin dans les espaces laissés libres par une raison toute puissante, par une littérature trop raisonnable. Sous l'Armorique chrétienne s'agitent ces forces imaginaires, et dans la jeunesse d'aujourd'hui »

Ce qui nous revient, c'est la fascination pour ce grand royaume celtique, cet univers rêvé ou imaginé auquel nous restons reliés. La deuxième chose fascinante, ce sont ces légendes qui relient l'imaginaire au réel. Nous sommes dans l'univers de l'enchantement, de l'ensorcellement. Nous glissons insensiblement d'un monde à l'autre. Arthur ne meurt jamais, il glisse vers l'autre monde. Et puis enfin, la « matière de Bretagne », c'est ce filon d'images que l'on peut explorer

inlassablement ; c'est Brocéliande, lieu immémorial, ses arbres, ses schistes rouges et l'eau de la fontaine et du lac, l'eau par laquelle se fait le passage dans l'autre monde. Brocéliande, c'est un lieu d'enchantement et de contes, une matière dont on peut s'emparer pour la raconter à l'infini.

Cette matière jaillit par intermittence, elle passe par des failles dans notre carapace culturelle gréco-latine. Pourquoi ?

### Philippe Le Guillou

Il est né en 1959 au Faou, dans la maison de ses grands-parents maternels située au lieu-dit Kerrod. La « maison de la mer » en breton. Après avoir passé son enfance dans les Côtes d'Armor jusqu'en 1968, il grandit à Morlaix. Il obtient le baccalauréat en 1977 et entame des études de Lettres. Il devient professeur de lettres et enseigne jusqu'en 1995 à Brest puis à Rennes avant d'être nommé, au printemps de la même année, inspecteur pédagogique régional et affecté à l'académie de Versailles. Il s'installe alors à Paris, qui occupera désormais une place importante dans ses romans. Devenu en 2002 inspecteur général, il partage son temps entre ses fonctions de Doyen du groupe des Lettres et son séminaire à Sciences Po, qui porte notamment sur le roman moderne et contemporain. Philippe Le Guillou a reçu le prix Méditerranée en 1990 pour son roman *La Rumeur du soleil* et le prix Médiévis en 1997 pour *Les sept noms du peintre*. Il préside avec Claudine Glot l'association du Centre de l'Imaginaire Arthurien basée au château de Comper-en-Brocéliande. Le 6 juin 2011 il remplace Patrick Poivre d'Arvor en devenant Président du Prix Bretagne. Créé en 1961, ce prix récompense un romancier d'origine bretonne ou un roman concernant la Bretagne.

## « Les cantiques vannetais, les chants celtiques entendus en cette nuit glaciale réveillent en moi tout ce qui m'est le plus cher »

On retrouve une sensibilité à ces thèmes là. On le voit, il existe une véritable continuité. Les érudits du Moyen Âge ont un lointain successeur en Michel Rio qui a écrit un Arthur et une Morgane. C'est bien la preuve qu'on s'intéresse encore aujourd'hui à cette matière vivante et ductile.

Qu'est ce qui, au fond, caractérise à vos yeux, cette « matière de Bretagne » ?

Je pense qu'elle place l'homme dans une autre approche. Pour elle, l'homme n'est pas au centre de tout, il n'est qu'un être face aux éléments, aux forces hostiles. Il est situé dans un réel où existe une porosité permanente avec l'invisible. Et ce monde n'est pas un monde idyllique, il peut être le théâtre du surgissement de merveilles comme d'événements immatrisables. C'est un monde intimement lié à l'épopée.

Lorsqu'en 1995 j'avais publié le *Livre des Guerriers d'Or*, Jacqueline de Romilly m'avait convié chez elle pour en parler. Elle avait été sensible à l'épopée, et elle, la spécialiste de la Grèce et du *logos* avait apprécié cet univers si loin de ses fondamentaux et de ses choix justement parce que la « matière de Bretagne » s'opposait dans son esprit à la « matière de Rome », elle s'interrogeait sur cette résurgence littéraire. Certes, il y a antagonisme, une culture a submergé l'autre, mais il y a aussi des phases de conciliation et de rapprochement comme celle du christianisme celtique. Les moines celtiques ont fait la synthèse entre les deux univers. Ils ont porté un autre regard sur l'homme dans le cosmos. Et la parenté avec la légende arthurienne est évidente : l'homme est monde, et le monde qui nous environne n'est pas qu'un décor : il vit.

propos recueillis par  
Yannick Le Bourdonnec

Breton de Paris, Philippe Le Guillou fait vivre la capitale autant que la Bretagne dans ses romans. Ces deux univers s'entremêlent dans un essai en forme de promenade qu'il consacre en 2001 à ses lieux parisiens, *Paris, une porte derrière la Bretagne*. Il nous livre un nouveau témoignage de son attachement à sa région natale...

**C'**était en décembre, dans un Paris aux rues salées par la neige, je m'étais réfugié dans le grand vaisseau de Saint-Eustache pour entendre, donné par l'Ensemble Choral du Bout du Monde, des cantiques de Noël bretons et des chants celtiques, là où d'ordinaire je cède plutôt aux plaisirs de l'orgue et du grégorien. La communauté bretonne était présente, l'ami oratorien qui nous accueillait a pris soin de dire quelques mots en breton – ce qui a touché l'assistance – et quelque chose du mystère des terres de l'ouest, de ses échantures côtières et de ses îles, a surgi soudain, au bord de ce qui fut le ventre de Paris. Sans doute est-ce en des instants comme ceux-là que je ressens toute ma fierté bretonne et finistérienne, ce qui n'a rien à voir avec une question d'appartenance et d'identité, parce que c'est affaire de mémoire profonde et d'ancrage qui ne craignent ni les vents du large ni le froid de l'Hyperborée.

Dans *Le Bateau Brume*, paru en 2010, Philippe Le Guillou entremêle les thèmes qui lui sont chers : l'enfance et ses sortilèges, l'héritage et la transmission, la passion des paysages et de la lumière... en terre bretonne comme à Paris



Les cantiques vannetais, les chants celtiques entendus en cette nuit glaciale réveillaient tout ce qui m'est le plus cher et, pour moi, le plus lié à ma fibre bretonne : le christianisme, l'appel des hautes terres et des royaumes lointains, une certaine forme d'inquiétude et de mélancolie bien portée par le rassemblement des mélodies, le gris des eaux de la rivière du Faou rencontrant les vagues de Rumengol, à l'orée de la forêt du Cranou, une profondeur de songe et d'enfance que rien jamais – les masques de la vie réelle, les fonctions, les titres, la distance et l'exil – ne pourra entamer. Breton de Paris, infatigable piéton de Paris, de ses rues et de ses quais, je me redis souvent



En 1997, Philippe Le Guillou reçoit le prix Médicis pour son roman *Les sept noms du peintre*

ce vieux adage : « Quand Paris disparaîtra, Ys renaitra. » Marchant sur les bords de Seine, près des boîtes magiques des bouquinistes, sous les fenêtres de Montherlant, entre le Pont des Arts et le dôme de l'Institut, lorsque la lumière mouillée retrouve cette grisaille vibratile et si finistérienne, les sortilèges de l'ouest et des cités englouties me reviennent, le mystère des rivages et des bordures poreuses aux intrusions de l'ailleurs, à ces visites du songe qui sont si souvent en lien avec brumaire et le monde des morts. C'est une mémoire en résonance et en mouvement qui m'envahit alors, quelque chose qui m'arrive de plus loin encore que de mon Finistère, du Faou et de Rumengol, du Cranou et d'Ys, la grande symphonie, rugueuse et enchantée, des royaumes celtiques, de la Chaussée des géants à Brocéliande, de ses fleurs de hasalte posées sur la mer à la forêt aux aubépines et aux schistes rouges, les dits des guerriers de Finn, la fabuleuse épopée de Maev et des chevaliers d'Arthur, le passage des saints d'Irlande dans leurs esquifs de pierre. Et, dans l'effondrement des façades et des palais de la ville capitale, l'hallucination me fait soudain entrevoir le retour des murailles et des pinacles de la « belle engloûtée ».

Je crois avoir beaucoup écrit sur ces registres et sur ces thèmes, beaucoup visité ces filons magiques et magiques. Pour autant leur charme ne faiblit pas. Il me revient sans cesse, comme la marque d'une adhésion, d'une dépendance envoûtée. C'est cela pour moi, être breton : finistérien, arthurien et chrétien.

Philippe Le Guillou

### BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

- Romans**
- ~ *L'inventaire du vitrail* (Mercure de France, 1983)
  - ~ *Le Dieu noir* (Mercure de France, 1987)
  - ~ *La Rumeur du soleil* (Gallimard, 1989)
  - ~ *Les sept noms du peintre* (Gallimard, 1997)
  - ~ *L'Orée des flots. Réverie tristanienne*, suivi de *Pour une poétique arthurienne* (Artus, 1997)
  - ~ *Les Mères du Faou* (Gallimard, 2003)
  - ~ *Le Déjeuner des bords de Loire* suivi de « Monsieur Gracq » (Gallimard, Folio, 2007)
  - ~ *Le Bateau Brume* (Gallimard, 2010)
  - ~ *L'intimité de la rivière* (Gallimard, 2011)
- Essais**
- ~ *Julien Gracq, Fragments d'un visage scriptural* (La Table Ronde, 1991)
  - ~ *Stèles à de Gaulle* (Gallimard, 2000)
  - ~ *Chateaubriand et la Bretagne* (Blanc Silex, 2002)
- Albums**
- ~ *Immortels. Merlin et Viviane* (avec des dessins de Paul Dauce, Artus, 1991)
  - ~ *Brocéliande* (photos de Yvon Boëlle, Ouest-France, 1995)
  - ~ *Îles* (avec des photos de Jean Hervoche, Terre de Brume, 1999)
  - ~ *Theoria Sacra* (textes sur des peintures de Richard Texier, Le Temps qu'il fait, 2009)

## CÉCILE CORBEL La voix d'un Extrême-Orient celte

La bande originale du dernier film d'animation du studio japonais Ghibli, *Arrietty le petit monde des chapardeurs*, se vend à des centaines de milliers d'exemplaires dans le monde entier. Son auteur, la jeune harpiste et chanteuse Cécile Corbel, retrouve dans la sensibilité artistique japonaise des effluves celtiques.



**En** novembre 2008 Cécile Corbel sort son troisième album *SongBook vol.2*. Quelques mois plus tard, cette fan

inconditionnelle des films d'animation du studio japonais Ghibli expédie son CD à Toshio Suzuki, producteur du studio, accompagné d'une lettre dans laquelle elle fait part de son admiration pour ces films qui l'ont toujours fait rêver et inspirent sa musique. Elle ne connaît pas le Japon et cède simplement à son attirance pour les films d'animation du studio.

10 000 kilomètres plus tard l'enveloppe échoue, comme des dizaines d'autres, sur le bureau du producteur. Habitué à ce type d'attention, il ne remarque ce courrier qu'en raison d'un détail : l'adresse est écrite à la main. Il ouvre l'enveloppe, écoute l'album et tombe sous le charme de la musique et de l'univers de Cécile Corbel. Coup du destin, Toshio Suzuki est justement à la recherche d'un compositeur pour la musique de son prochain film. Il fait écouter l'album de la jeune bretonne à toute l'équipe du film qui partage unanimement l'enthousiasme du producteur.

Le studio contacte alors la jeune artiste à sa plus grande surprise et pour son plus grand bonheur. Il n'est d'abord question que d'une chanson, puis de trois et finalement de tout l'album qu'elle compose avec Simon Caby, co-compositeur et arrangeur de tous ses titres depuis son premier album. Une année durant Cécile Corbel et ses musiciens travaillent avec passion à partir de petits poèmes composés par le réalisateur du film.

Un an plus tard le film sort au Japon : la bande originale se vend à 250 000 exemplaires, la jeune bretonne devient une star. Les médias se l'arrachent, les annonceurs la courtisent et le public la plébiscite. 10 millions de Japonais puis 1 million de Français se pressent dans les

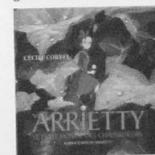
salles de cinéma devant *Arrietty le petit monde des chapardeurs* et découvrent à leur tour la musique envoûtante de la jeune Finistérienne.

### DE PONT-CROIX À TOKYO

Bien avant le Japon, c'est à Pont-Croix, dans le Finistère, que Cécile Corbel s'est passionnée pour la musique. Très jeune, elle apprend à jouer de la guitare et découvre à 15 ans la harpe celtique. Fascinée par les sonorités de cet instrument alors tombé en désuétude, la jeune musicienne commence à suivre des cours de musique. Et très vite, jouer de la harpe devient « vital » pour l'adolescente. À 18 ans, son bac en poche, elle quitte sa Bretagne natale pour suivre des études d'histoire de l'art dans la prestigieuse Ecole du Louvre, à Paris. La harpe prend alors une place de plus en plus importante dans la vie de la jeune femme. Elle se produit dans des pubs parisiennes comme le *Ti Jos*, rendez-vous des jeunes Bretons de Paris, et attrape définitivement le virus de la scène. Elle revisite

### Le Studio Ghibli

*Arrietty, le petit monde des chapardeurs*, réalisé par Hiromasa Yonebayashi est le 17<sup>ème</sup> long-métrage du Studio Ghibli. Ce studio d'animation japonais a été créé en 1985 par Hayao Miyazaki et Isao Takahata. Contrairement aux grands studios d'animation américains, chaque image est



réalisée à la main sans recourir au numérique. La beauté des dessins et de l'animation comme la qualité du scénario et le soin apporté à la musique sont la marque de fabrique du studio. La sortie des films du Studio Ghibli est toujours un événement, ils se retrouvent systématiquement en tête du box office japonais.

» des standards de la musique traditionnelle celte et commence à composer ses propres morceaux. En 2004, sort son premier album autoproduit intitulé *Harpe Celtique et Chants du Monde*. Une fois son diplôme obtenu et après ce coup d'essai réussi la jeune femme prend la décision de se consacrer à sa passion : elle sera musicienne !

**UNE MUSIQUE CELTE DU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE**

Si la harpe celte est un instrument bien ancré dans la culture ancestrale bretonne, Cécile Corbel se défend de faire de la musique traditionnelle et considère avant tout ses compositions comme folk, mélodiques et appartenant au XXI<sup>e</sup> siècle. « Je n'ai pas cherché à m'approprier et à copier la culture celte, elle vit en moi ! » témoigne la jeune femme. Interrogée sur son enfance, Cécile Corbel évoque les disques d'Alan Stivell et de Tri Yann que ses parents écoutaient, les *Fest Noz* où adolescente elle sortait avec ses amis ou encore la langue bretonne qu'elle entendait parler chez ses grands-parents. Pourtant, ce n'est qu'une fois débarquée à Paris que la jeune femme comprend la richesse de sa culture et la force de son appartenance identitaire. Elle se consacre au breton, s'intéresse à l'histoire de sa région et devore les contes et légendes celtes. Ce plongeon au cœur de ses origines enrichit sa musique. Elle se passionne pour la mythologie, le *Barzaz Breiz* est un « choc littéraire », les légendes irlandaises et nippones la captivent...

**LA « MATIÈRE DE BRETAGNE » AU JAPON**

Sensible à tous les arts, Cécile Corbel lit, écoute et regarde. Adolescente, elle découvre les films d'animation du Studio Ghibli qui la bouleversent. Ces films sont empreints d'un imaginaire dont elle se sent proche :



**ET DE TROIS !**

C'est le nombre d'albums de Cécile Corbel produits par la maison de disque quimpéroise Keltia. Le 1<sup>er</sup>, *SongBook 1*, sort en octobre 2006, suivi deux ans plus tard par *SongBook vol.2*. Ces deux albums procurent à la jeune harpiste et chanteuse une notoriété internationale dans l'univers de la musique folk et celte. Elle donne des concerts aux quatre coins du monde, de la Birmanie à l'Australie en passant par les États-Unis, l'Allemagne, la Pologne... En mai 2011 sort *SongBook vol.3 Renaissance*, 5<sup>es</sup> album de la jeune Finistérienne.

des animaux mythiques ou réels sont dotés de parole et d'intelligence ; les arbres, les fleurs ont une âme ; la part de rêve qui réside en chacun de nous s'imbrique dans le monde réel, le côtoie ; la mort n'est plus une fin, les réalités se superposent... Toute cette magie fait écho à la « matière de Bretagne » et à l'âme celte de la jeune femme. Réciproquement, il n'y a rien d'étonnant à ce que le cœur du producteur du studio ait tant vibré à l'écoute de l'album de la jeune harpiste.

Pour Cécile Corbel la musique celte n'est pas « exotique » au pays du soleil levant. Les Japonais écoutent de la musique folk aux sonorités irlandaises depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale mais, surtout, la musique traditionnelle japonaise fonctionne avec des gammes pentatoniques, c'est-à-dire à cinq tons, tout comme la musique celte. Au-delà, la culture traditionnelle japonaise a de nombreux points communs avec la culture celte : la croyance dans les esprits de la nature, la porosité entre le monde réel et imaginaire... L'histoire elle-même d'*Arrietty* est inspirée d'un conte celte, *The Borrowers (Les Chapardeurs)*, écrit par l'écrivain britannique Mary Norton.

**DES PROJETS ET TOUJOURS LA BRETAGNE**

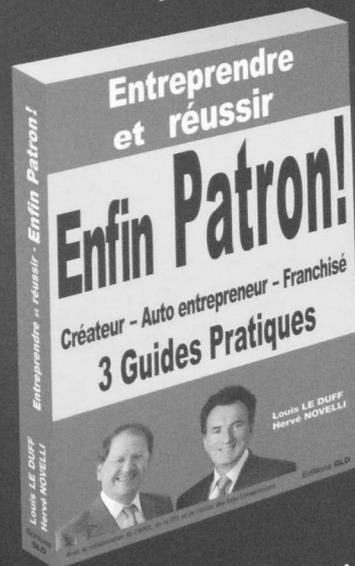
Multipiant les expériences, Cécile Corbel s'est attelée en 2010 à de nouveaux projets, elle a notamment interprété le rôle titre de l'opéra rock d'Allan Simon, *Anne de Bretagne*. À ses côtés sur scène : Tri Yann et bien d'autres artistes qu'enfant elle admirait. Toute la troupe s'est produite dans de grandes salles bretonnes et parisiennes. Amoureuse de la scène, la jeune artiste enchaîne les tournées dans le monde entier et enrichit son répertoire. Dans son dernier album, elle interprète une chanson traditionnelle turque et renoue ainsi avec les Celtes d'Orient, ceux du royaume de Galatie, installés au centre de la Turquie.

Jean-François Passedroit

**ENFIN PATRON !** Aux Editions GLD

En librairies, dans les Relay et sur [www.editionsgld.fr](http://www.editionsgld.fr)

Pour être maître de son destin, réussir sa vie personnelle, sociale et familiale



56% des français rêvent de créer leur entreprise

630 000 créateurs en 2010

10 fois plus de chances de réussir

Sécurité - Rentabilité - Indépendance  
Ouvrez votre restaurant en franchise

Complétez votre dossier sur [www.groupeleduff.fr](http://www.groupeleduff.fr)  
Mail [franchise@groupeleduff.com](mailto:franchise@groupeleduff.com)





Situé au centre de l'Irlande, le site monastique de Clonmacnoise fut fondé en 545 par Saint Ciaran. Pendant près de dix siècles, croyants et laïcs vinrent y étudier la religion, la littérature et les arts

# Sacrés Irlandais

...x VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, les saints de l'Erin, pris de Dieu et d'aventure, embarquent vers le continent européen. Ils y réévangélisent les campagnes, ravastées par les invasions barbares.

**L**e cimetière marin de Killeaney est hérissé de croix celtiques et d'herbes folles. Il faut enjamber quelques pierres tombales lessivées par des siècles de tempête pour découvrir, enchâssées dans le sable, les ruines de Teaghlach Einne : le « foyer d'Einne », en gaélique. Une église primitive, abandonnée, à l'endroit où Einne, le futur saint Enda, vint s'établir, autour de l'an 484. Selon la tradition, c'est ici, sur Inishmore, la principale des trois îles d'Aran, au large de la côte ouest de l'Irlande, que fut bâti l'un des premiers monastères du pays.

C'est ici, aussi, sur le rebord occidental de l'Europe, qu'a commencé l'une des plus étonnantes épopées de la chrétienté durant le haut Moyen Âge.

## « Par leur piété et leur courage, ces hommes ont sauvé la civilisation chrétienne »

Aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, les moines irlandais – des compagnons soudés par des liens familiaux ou claniques – fondent des lieux d'étude et de retraite spirituelle dans les îles Britanniques. Puis, pratiquant le voyage vers l'inconnu comme une forme d'ascèse, ils traversent les mers, rechristianisent les campagnes de Gaule, d'Helvétie et d'Italie, ravagées par les invasions barbares. Ils établissent un puissant réseau de monastères et contribuent à la christianisation des peuples germaniques, jusqu'en Autriche...

### « UNE FOI SYNONYME D'ISOLEMENT, DE PÉNITENCE »

« Nous n'avons aucune certitude sur l'œuvre de saint Enda, explique Daibhi O'Croinin, historien spécialiste de l'Irlande médiévale à l'université de Galway. Mais, les récits, mythifiés, de l'évangélisation menée par saint Patrick [le saint patron de l'Irlande] au V<sup>e</sup> siècle, et l'envoi par Rome, en 431, d'un certain Palladius comme "premier évêque des Irlandais", démontrent que des communautés chrétiennes existent alors dans l'île. »

L'Eire, jamais conquise par l'Empire romain, fut l'une des dernières terres christianisées en Europe de l'Ouest. « Les Irlandais étaient animés par la passion des nouveaux convertis, poursuit le Pr O'Croinin. Ils ont porté la parole divine dans les coins les plus isolés du pays, puis ils furent les premiers à partir pour des missions lointaines. Leur foi était synonyme d'isolement, de pénitence et d'esprit d'aventure. »

Nul besoin d'être croyant pour être saisi par la beauté originelle des îles d'Aran. Vivre sur ces cailloux stériles, battus par l'Atlantique, est un défi lancé au ciel. Au fil des siècles, les insulaires, épaulés par les moines, ont fabriqué de leurs mains de maigres terres arables. Les hommes défonçaient la dalle calcaire à coups de masse, les femmes épandaient du varech sur le sol. En se décomposant, les algues ont formé une fine couche d'humus fertile... La foi soulève des montagnes. Pour protéger des vents d'ouest leurs champs minuscules, les gens d'Aran ont érigé un incroyable maillage de murets. Des millions de pierres taillées, empilées l'une après l'autre. Au tournant des années 1930, les pêcheurs d'Aran allaient encore harponner des requins-pèlerins de plusieurs tonnes, sur de frères canots de bois. C'est à bord de ces mêmes *curraghs* que, mille cinq cents ans plus tôt, les *Irish monks* avaient bravé les mers pour prêcher l'Évangile.

Au VI<sup>e</sup> siècle, la réputation du monastère d'Enda fait d'Inishmore l'île des saints et des savants. Parmi eux, Ciaran, qui en 545, crée le site monastique de Clonmacnoise, dans le centre ouest du pays, ou Finnian, le fondateur des monastères de Moville (près de Belfast) et de Clonard (à l'ouest de Dublin). Contrairement au découpage territorial des évêchés, édicté par Rome, l'Église irlandaise va s'appuyer sur ces pères abbés, dont l'autorité s'étend sur des monastères « filialisés ».

### UNE RECONQUÊTE DES ÂMES DANS TOUTE L'EUROPE

Les « messagers de Dieu » ne sont pas toujours des saints, ou moines à l'origine. Ainsi, Columbkille, alias Colomba (521-597), l'un des trois patrons de l'Irlande. Pour faire pénitence, ce guerrier irascible part évangéliser le Donegal, aux confins nord-ouest de l'île. On trouve les traces de son séjour, entre 561 et 563, à Glenn Cholm Cille – la « vallée de l'église de Colomba ». Ce village côtier de 700 âmes se dévoile au bout d'une route ondoyant dans la lande, au bord des plus hautes falaises d'Europe. Chaque année, le 9 juin, Paddy « beag » (« petit ») Mac Giolla Easbuic, 67 ans, organise le pèlerinage local. Au fil des 15 stations,



ses Évangiles enlumines, il s'exile en Gaule, entouré de douze compagnons, à l'image du Christ et de ses apôtres. Le nom de ces moines nous est familier : Gobain, Fiacre, Autierne, Gall... En 580, le groupe accoste à Saint-Coulomb, près de Saint-Malo. Il chemine vers Reims et obtient du roi franc d'Austrasie (le nord-est de la France) le droit d'établir un monastère à Annegray (Haute-Saône). Devant le succès des vocations, Coloman crée un autre lieu de foi et de culture à Luxeuil-les-Bains. Malgré son rigorisme extrême – les disciples travaillent jusqu'à l'épuisement et se relèvent plusieurs fois la nuit pour prier – la règle monastique colombanienne s'étend, rivalisant avec celle de saint Benoît. La popularité des *Irish monks* s'accroît dans les campagnes.

« Les évêques francs, soucieux de leur autorité, s'en inquiètent et contestent leur légitimité », souligne l'historien Daibhi O'Croinin.

#### UN HÉRITAGE SPIRITUEL QUI NE S'ÉTEINDRA PAS

Coloman en appelle au pape : les Irlandais révèrent « la Rome de Pierre et de Paul, pas celle de César », lui écrit-il. Finalement contraints de quitter l'Austrasie, les moines hésitent à rentrer en Irlande. Avant de reprendre leur bâton de pèlerin. Vers l'est. En 612, ils s'établissent ainsi à Bregenz (Autriche) et évangélisent les peuples germaniques. Puis leurs chemins divergent. Saint Gall va fonder la ville éponyme, en Suisse. Coloman franchit les Alpes, séjourne en Lombardie et fait élever, en 614, à Bobbio, une abbaye renommée dans toute l'Italie pour sa bibliothèque et son école de copistes. L'héritage spirituel des moines celtes, véritables traits d'union entre les peuples, ne s'éteindra pas.

Au IX<sup>e</sup> siècle, John Scottus « Eirugena » (« né en Irlande »), théologien, philosophe néoplatonicien et poète, fut l'esprit le plus brillant de son époque. Et aujourd'hui encore, « l'amour de la connaissance et le désir de Dieu » qui animaient ces pèlerins de l'âme influencent, sur tous les continents, les missionnaires de l'Église.

Par Boris Thiolay  
publié dans le magazine *L'Express*  
paru le 22 décembre 2010

marquées par des pierres gravées de vieilles croix celtiques, les marcheurs accomplissent le *turas* : le voyage. Car, en 565, Columbkille est condamné à l'exil, accusé d'avoir recopié sans autorisation le livre des psaumes — le plus ancien manuscrit enluminé aujourd'hui conservé en Irlande. L'homme prend la mer et s'installe sur l'île d'Iona, à l'ouest de l'Écosse. Là, il fonde son monastère, qui devient un haut lieu d'études et le principal foyer de christianisation des Pictes (Écossais) et des peuples du nord de l'Angleterre. À la même époque, d'autres moines atteignent l'Islande. Brendan le Navigateur, lui, embarque, à la recherche du paradis. Au retour de ses pérégrinations, il racontera avoir découvert de nouvelles terres à l'ouest... « Par leur piété et leur courage, ces hommes ont sauvé la civilisation chrétienne ! » s'exclame avec émotion Paddy « beag ».

De fait, ils ont profondément revivifié l'Église sur le continent européen, dévasté par les invasions barbares. Le plus opiniâtre d'entre eux reste Coloman (540-615). Emportant

C'est sur les terres inhospitalières et battues par l'Océan de l'île d'Irishmore, que Saint Enda fonda l'un des premiers monastères d'Irlande vers 484

YLB  
BC conseil  
Yannick Le Bourdonnec

## AGENCE DE COMMUNICATION STRATÉGIQUE

Yannick Le Bourdonnec Conseil a été créée afin de proposer aux entreprises et aux institutions un conseil stratégique sur leur communication, et de permettre sa mise en œuvre

- Positionnement & image
- Communication de crise
- Communication d'influence
- Élaboration de contenu

[www.ylbconseil.fr](http://www.ylbconseil.fr)  
1, rue d'Argenson  
75008 Paris

COMMUNICATION STRATÉGIQUE

## A Quiet Holiday, le voyage crépusculaire du général de Gaulle sur la terre de ses ancêtres

Le général de Gaulle, Écossais, Irlandais, Breton, de sang et surtout de cœur et d'âme, trouvait en terre celtique un refuge dans les temps difficiles. En mai dernier, le Centre Culturel Irlandais a mis un coup de projecteur sur cet attachement peu connu du chef d'État français à ses origines en exposant une série de photos prises en Irlande en juin 1969, au lendemain de son retrait de la vie publique.

**L**e 19 juin 1969, le temps sur Dublin est maussade. Le général de Gaulle termine dans la capitale son séjour dans la verte Eire qui surprit la presse française de l'époque et enthousiasma le peuple irlandais. Il avait quitté la France quelques jours après avoir perdu le referendum sur la régionalisation et la réforme du Sénat. La veille, alors qu'à Paris les gouvernants venaient de célébrer pour la première fois sans lui, les cérémonies du 18 juin au Mont

Valérien, le général de Gaulle avait été l'invité officiel du président irlandais, Éamon de Valera. Un grand dîner fut donné en son honneur à la résidence présidentielle. « Votre œuvre, lança-t-il au président de Valera à qui il vouait une très grande admiration, est une grande œuvre nationale, moi aussi, j'ai essayé de faire une grande œuvre nationale ». Deux grands résistants se rencontraient... En ce matin du 19 juin 1969, le général entreprit une démarche qui passa presque inaperçue à l'époque : il reçut à



Recherchant solitude et liberté, le couple de Gaulle loua une voiture à Cork pour parcourir la lande à l'écart des journalistes et du monde entier

la résidence présidentielle une trentaine de membres du clan Mac Cartan, auquel appartenait sa grand-mère maternelle, Julie Delannoy. Les Mac Cartan étaient accourus des quatre coins de l'Irlande, mais aussi d'Angleterre. Il avait souhaité le convier à Dublin pour ne pas se rendre dans le Comté de Down, berceau de ses ancêtres irlandais, au motif que ce Comté est situé en Ulster et ne fait donc pas partie de la République d'Irlande. Comme une ultime allergie à la Perfide Albion !

### PÉRIPLE AU PAYS DES ANCÊTRES

Ce séjour historique du général raconté par le fidèle aide de camp, l'amiral François Flohic, qui accompagna les époux de Gaulle durant leur périple, a été relaté dans les moindres détails

par Pierre Joannon dans *L'hiver du Connétable* paru en 1991 aux éditions Artus. Le Centre Culturel Irlandais a consacré à ce voyage crépusculaire une exposition photo au mois de mai 2011. Prises par Padraig Kennelly, elles saisissent quelques instants de cette retraite itinérante au pays des ancêtres. Le général et madame de Gaulle avaient choisi de séjourner dans des endroits isolés soigneusement sélectionnés par les services de l'ambassade de France sur la base d'une commande extrêmement précise : « Sur la côte ouest de l'Irlande, tout d'abord dans un site sauvage et éloigné des agglomérations, ayant accès à une plage aussi déserte que possible ». Et le général de préciser personnellement « ni visite, ni réception officielle ». Le choix se porta sur Heron Cove, un petit hôtel de 14 chambres. »

Le général et madame de Gaulle accompagnés du fidèle aide de camp, l'amiral François Flohic



« admirablement situé sur la baie de Kenmare... » au flanc maritime de ce « royaume du Kerry, montagneux et sauvage qui est une Irlande au sein de l'Irlande... » nous explique Pierre Joannon. Il s'installera ensuite dans la baie de Cashel. Promenades, visites des sites historiques de l'indépendance, dont la demeure de O'Connell, mais la fin du séjour, malgré les exigences initiales du général, revêtra un aspect plus officiel puisque le général et madame de Gaulle seront les hôtes du Président de la République et du Premier Ministre irlandais. L'exposition évoque un des aspects peu connus de la vie et de l'histoire du fondateur de la Cinquième République : ses ascendances irlandaises, son attachement à cette terre tourmentée et sa profonde admiration pour les acteurs de son indépendance.

Sa grand-mère maternelle, Julie Delannoy, descendait en ligne directe d'Anthony Mac Cartan, lieutenant puis capitaine au régiment lyonnais de Louis XIV, et au régiment irlandais de Berwick. Ce soldat du Roi Soleil, issu d'un des plus célèbres clans irlandais, épousa d'ailleurs une aristocrate bretonne, Suzanne de Coetlogon.

**Le général et son épouse photographiés à la sortie de la messe. Le couple de Gaulle avait dans les premiers moments de son séjour irlandais refusé de se montrer en public. Un prêtre venait alors leur dire la messe en privé avant de les convaincre d'assister à l'office dans l'église de la petite ville de Sneem**

**LES BRETONS AUSSI**

Le général, qui fit plusieurs voyages et séjours en Bretagne sa vie durant, rappela incidemment mais avec calcul cette origine familiale. Les Bretons n'ont pas oublié en effet, le discours prononcé par le Président de la République, le 2 février 1969 à Quimper, dans lequel il développait les raisons pour lesquelles il comptait proposer au peuple français par voie de référendum, la création d'institutions régionales et la réforme du Sénat. À la surprise générale il adressa alors à la foule ces quelques mots en breton : « Va c'hirf zo dalc'hed deved hoc'h nij va spere, vel al labous e denn askel nij da gaut he neudeur a bel » (« Mon corps est retenu mais mon esprit vole vers vous, comme l'oiseau à tire d'aile vole vers ses frères qui sont au loin ».) Il citait dans le texte son grand oncle, le poète

Charles de Gaulle. Ce dernier écrivait cette phrase à ses ancêtres cent cinq ans plus tôt. En parlant dans leur langue, le général remerciait les Bretons, nombreux à l'avoir rejoint dès les premières heures de la résistance à Londres. « Que de fois, au long de cette épreuve du courage et de la fidélité, je voulais dire aux hommes et aux femmes d'ici que ma pensée volait vers eux. » Que voulait alors signifier le général par ces promenades solitaires sur des plages désertes et les sentiers parsemés de bruyères ? Il répondit à cette question, dans un de ses discours irlandais : « Dans les circonstances importantes de ma vie comme actuellement c'est une sorte d'instinct qui m'a poussé vers l'Irlande peut être à cause de ce sang irlandais qui coule dans mes veines, ou retourne toujours à ses sources ».

## Entretien avec ISABELLE GALY-ACHÉ

Secrétaire générale de The Ireland Fund of France, Isabelle Galy-Aché est également Commissaire de l'exposition *Charles de Gaulle : A Quiet Holiday*. Elle revient pour Cétissime sur cette initiative du Centre Culturel Irlandais et nous livre quelques anecdotes sur ce séjour irlandais du général de Gaulle.

**Pourquoi cette exposition sur ce passage, somme toute oublié, de la vie du général de Gaulle ?**

Parce qu'elle rend hommage à un grand personnage historique et à un pays dont les liens avec la France sont à la fois lointains et étroits. Je n'ai pas voulu organiser cette exposition pour valoriser une quelconque dimension politique mais plutôt pour mettre la lumière sur ce qui frappa beaucoup les esprits à l'époque : la chaleur de l'accueil irlandais. Le voyage du général de Gaulle suscita un réel enthousiasme que révèlent les titres et les articles de journaux, mais aussi les boucoulades des journalistes, l'attitude des habitants.

Nous avons une photo d'une voisine de l'hôtel d'Heron Cove qui fabriqua des assiettes pour l'occasion et qui fit tout ce qu'elle pu pour en remettre un exemplaire au général. Elle les a toutes vendues !

Mais l'accueil fut le même partout. Quant aux rencontres avec le président Éamon de Valera qui, je le rappelle, était espagnol par son père, irlandais par sa mère et américain de naissance, elles dégagèrent une impression de profond respect voire d'affection réciproque.

**Vous n'avez pas voulu diffuser de messages politiques pour cette exposition mais le général de Gaulle en a-t-il donné lui ?**

Non absolument pas. Il ne le souhaitait pas, c'était tout simplement une manière de s'isoler tout en restant dans un pays proche de la France. Il a manifesté dès le départ la volonté de ne voir personne et les consignes ont été très strictes pour tenir les curieux et



La solitude, les grands espaces infinis, de cette Irlande à peine sortie du XIX<sup>e</sup> siècle et fièrement authentique, tous ces ingrédients composaient en tout état de cause un tableau à la mesure de son adieu au pouvoir et contribuèrent à composer sa légende.

Yannick Le Bourdonnec

**Charles de Gaulle et Éamon de Valera, deux résistants, deux chefs d'État, qui partageaient une admiration réciproque et un amour commun de l'Irlande**

les journalistes à distance. Il fallait trouver un endroit le plus caché possible. C'est comme cela qu'a été dénichée Heron Cove ; de surcroît on a débaptisé la bourgade en lui redonnant un nom celtique pour qu'on ne la trouve pas. Il faut aussi savoir que le général et madame de Gaulle sont partis de la Boiserie directement, ils ont emprunté un avion du GLAM au départ de la base de Saint-Dizier et ont rejoint ainsi Cork où les attendait une voiture de location. Ensuite le véhicule emprunta des chemins de traverse. Tout était fait pour brouiller les pistes, comme vous le voyez. Donc, pas de message mais beaucoup de « symbolique » ! Je les résumerais par cette citation extraite de *l'Ulysse* de James Joyce :

« I've put in so many enigmas and puzzles that it will keep the professors busy for centuries arguing over what I meant, and that's the only way of insuring one's immortality »<sup>1</sup>. Enfin faut-il rappeler, pour prendre la mesure de ce voyage retour aux sources, que c'est là précisément, sur la terre irlandaise, que le général de Gaulle commença l'écriture de ses mémoires (*Mémoires d'Espoir*).

<sup>1</sup> « J'ai mis tellement d'énigmes et de puzzles que cela gardera les professeurs occupés pendant des siècles, glosant sur ce que j'ai voulu dire, et c'est la seule façon pour un homme de s'assurer l'immortalité ».

**ISABELLE GALY-ACHÉ** a également coécrit avec Gael Staunton une série de portraits de personnages dont on ignore souvent qu'ils sont irlandais, sous le titre *Irish, I presume...*

**Enthousiasmée par la venue du général, cette Irlandaise réalisa une série d'assiettes à l'effigie de l'ancien chef d'État français**



C'est en 1879 que quelques intellectuels bretons de la capitale eurent l'idée de lancer un dîner mensuel sur le modèle de celui des Provençaux et des Normands. Après un effacement de plus d'un siècle le Dîner Celtique est redevenu une institution des Bretons de Paris.



Dîner du 2 mars 2011 au Café Fauchon qui accueille les Diners Celtiques depuis qu'ils ont revu le jour en 2005



Les chefs cuisiniers Patrick Jeffrey et Maxime Crouzi entourent le navigateur Olivier de Kersauson, invité du dîner du 21 novembre 2008

## De Jean-Loup Chrétien à Michel-Édouard Leclerc : les invités du Dîner Celtique font la Bretagne d'aujourd'hui



« **D**a ns le cours du printemps 1879, des Bretons résidant à Paris se réunissent parfois chez Monsieur Gaidoz, l'idée vint de constituer des réunions d'une façon régulière et de fonder un dîner mensuel analogue à celui qui réunit les Provençaux sous le nom de La Cigale, les Normands sous celui de La Pomme. La société prit le nom de Société Celtique pour témoigner qu'à côté des Bretons, elle accueillerait aussi des Celtes d'Outre Manche et des amis des études celtiques. Monsieur Renan, breton comme on sait, voulut bien se joindre aux fondateurs et le premier dîner eut lieu sous sa présidence le 18 juin 1879. »

C'est ainsi que selon le magazine *L'Opinion* est né le Dîner Celtique à Paris et l'acte de naissance dressé. Pendant plus de vingt ans, le Dîner Celtique va réunir ce que la capitale française compte

Cette caricature est extraite de *L'Annuaire de Bretagne... pour l'année 1897*, publié par René Kerviler et Paul Sébillot : Renan, devant un pichet de cidre, est entouré de Quellien (à sa droite), de Sébillot et de du Clecziou. Publiée dans *La Vie Parisienne* du 21 avril 1888, cette caricature fut reproduite en 1902 dans la *Revue des Traditions Populaires*, et plus tard dans le *Dictionnaire illustré des Côtes-du-Nord* (article Sébillot).

d'éminents intellectuels, écrivains, linguistes, artistes peintres ou sculpteurs. Tous réunis par l'intérêt porté aux études celtiques (qui connaissent alors leur apogée) et... leur amour de la Bretagne.

On y croise bien sûr Ernest Renan, Henri Gaidoz et l'animateur baptisé le barde par cette noble assemblée, Narcisse Quellien. On y dinait bien, copieusement, « celtiquement ». Voici pour en mesurer l'abondance le menu d'un dîner servi au début du siècle à 6 francs 50 : Potage Saint-Kirch ; Hors-d'œuvre variés ; Bar de Scorff sauce Bardique. Entrée : Filet de beuf à la Trécorroise ; Primeurs d'Arzanno. Rotis : Chapons de Sept-Îles ; Cresson du Pont-Kerlo. Entremets : Glace du Blavet ; Champagne. Café ; Liqueurs.

### LE DÎNER « RATISSAIT LARGE »

Tous ceux qui ont leur mot à dire ou à écrire sur le celtisme et la Bretagne y ont à un moment ou un autre participé. Ainsi, raconte Léon Dubreuil « mémorialiste » du Dîner Celtique « à la rentrée de 1890, le samedi 8 novembre, le dîner réunit 80 convives, on nota la présence de Félix Regamey et Alex Tanguy, du poète Maurice Bouchor, du prince Roland Bonaparte, de Léon Durocher... du grand musicien Guy Ropartz ».

On s'aperçoit d'ailleurs à cette énumération que le Dîner Celtique « ratissait large » et comptait parmi ses joyeux convives, beaucoup de non Bretons.

Écoutez ce qu'en dit l'écrivain Charles Le Goffic qui en fut un des plus fervents et fidèles soutiens : « Le Dîner Celtique n'était à l'origine qu'une simple réunion de linguistes où bretonnaient sous la rose d'Arbois de Jubainville, Loth, Gaidoz, Luzel, l'abbé Louis Martin etc. Narcisse Quellien (son animateur dirait-on aujourd'hui) l'élargit démesurément jusqu'aux proportions d'une gigantesque « table ronde » des lettres contemporaines. On y vit à la fois des Belges. »

### Les Diners Celtiques, une association depuis mai 2009

Les Diners Celtiques ont pour vocation de réunir des individus ayant comme lien et sujet les rassemblants : la Bretagne et ceux qui la font. Leur but ultime est de participer à l'amélioration de l'image de la Bretagne, de sa culture comme de son économie, et de rassembler ceux qui y contribuent. En un mot, effacer le complexe d'infériorité qui a marqué des générations de Bretons et être un réseau actif de solidarité.

Vincent Boilloré reçoit le Dîner Celtique au siège de son groupe à Puteaux le 18 novembre 2009. De gauche à droite : Louis Le Duff, Vincent Boilloré ; Jean-Yves Hocher, Directeur du pôle assurances Crédit Agricole et Yannick Le Bourdonnec, animateur des Diners Celtiques et Président de l'association des Diners Celtiques



Maryvonne Guillou, Directrice générale du Groupe Le Duff au dîner du 21 novembre 2008



» des Roumains, des Espagnols, des Tchèques... Les Bretons se sentaient bien débordés par cet afflux de nationalités étrangères. Mais enfin, pourvu qu'il y en eut là, deux ou trois ? (l'Arthur de la Table Ronde) laissait entendre que l'honneur était sauf ».

Car dans ce rendez-vous des Bretons du Paris du XIX<sup>e</sup> siècle on venait surtout écouter Ernest Renan, gloire du temps mis en valeur par son thuriféraire, Narcisse Quellien. On venait aussi s'amuser d'y voir Renan contredit et conduit par l'animateur à s'épancher. Le grand Renan déclarait, commentait, racontait. On se gardait bien d'y évoquer les sujets qui fâchent, la politique et la religion. Dans l'esprit de ses fondateurs, il s'agissait avant tout de « communier » dans l'amour de la Bretagne et de sa culture. On y dégustait aussi des produits du terroir de Bretagne comme les crêpes qu'un jour François-Marie Luzel fit livrer de son pays de Plouaret. On y parlait breton souvent, on y chantait des cantiques ou des vieilles *gwerzhoù*, on y échangeait par poèmes interposés, on y décrivait les paysages d'Argoat et d'Arvor, on y écoutait aussi parfois de la musique et des champs du pays. Ainsi décrit-on dans le journal *Le Temps* le dîner du 10 mars 1888 : « Après le petit speech très applaudi de Waldeck-Rousseau, le concert commença. Aïrs chantés par Durand fils accompagné au piano par son

### Les invités de l'année 2010

En 2010, le Dîner Celtique a reçu comme invités d'honneur : Michel-Édouard Leclerc, Président des Centres Leclerc, en février ; Bertrand Méheut, Président du Groupe Canal+, en avril ; Monseigneur d'Ornellas, Archevêque de Rennes et Saint-Malo, en juin ; Jean-Yves Le Gall, Président-directeur général d'Arianespace, en septembre ; et Franck Louvrier, Directeur de la communication de la Présidence de la République, en décembre. Le dîner d'été fut, en fait, un déjeuner qui se déroula sur le Belem, trois mâts mouillé à Douarnenez à l'occasion des fêtes maritimes organisées dans ce port du Finistère. Ce dîner fut convié à l'initiative de Paul Le Bihan, Président de la Fondation Belem.

père, poème d'Eugène Le Mouél, *Annette et Jan* empreint d'un grand sentiment de la nature, chansons bretonnes. Jusqu'après minuit, rapporte le rédacteur du *Temps*, la réunion est restée animée et très gaie ; on a dit des vers, on a fait de la musique, on a chanté, surtout ces exquises chansons populaires où semble s'être concentrée toute la grâce insinuante et naïve des anciennes populations de la Bretagne ». Mais il sortit parfois de ces débats et de ces effusions intellectuelles, des vœux ou des projets comme celui de « demander au gouvernement que l'étude du bas breton comme langue vivante fut introduite dans les collèges de Bretagne ». Vœu qui sera partiellement exaucé en 1950.

### LE DERNIER DÎNER

Les débats qui préparèrent l'arrivée d'Émile Combes au gouvernement et la loi de séparation de l'Église et de l'État suscitérent de vives querelles internes. La mort d'Ernest Renan en 1892 puis celle dix ans plus tard de Narcisse Quellien, le barde animateur infatigable du Dîner, lui portèrent un coup fatal et eurent finalement raison de l'entente cordiale et bon enfant qui fit le succès du Dîner Celtique. Plusieurs tentatives eurent lieu pour le faire renaître de ses cendres, notamment sous l'impulsion de Paul Sébillot qui en fut souvent le président. « Il semble, racontent les historiens du Dîner, que celui du 24 mai 1902, ait été le tout dernier » et que le responsable de cette édition sans suite ait été Charles Le Goffic. Paul Sébillot raconte : « Au dessert, une discussion s'éleva au cours de laquelle Charles Le Goffic critiqua vivement et à haute voix l'action des bleus de Bretagne à propos du mouvement de



Patrick Poivre d'Arvor, invité du dîner du 21 août 2008, confie ses impressions sur son départ de TFI

Hoche à Quiberon qu'il qualifia « d'œuvre de haine »... d'autres critiquèrent l'intrusion de la politique dans un dîner qui eut dû rester sur le plan littéraire et réunir cordialement Bretons et celtisants de toutes nuances ».

Ainsi s'éteignit le Dîner Celtique. C'est en 2005 que le Dîner Celtique revoit le jour à l'initiative de Yannick Le Bourdonnec. L'idée toute simple était de réunir autour d'une personnalité bretonne, les Bretons de Paris et de Bretagne désireux de mettre en valeur ceux qui « font » la Bretagne contemporaine et ont excélé à des titres divers dans la vie économique, sociale et culturelle. La démarche fut d'emblée collective et très vite une association vint la soutenir. Mais les Diners Celtiques sont sortis du pré carré culturel que lui assignèrent à l'origine les grands ancêtres du XIX<sup>e</sup> siècle. Les premiers invités furent en effet choisis dans l'univers économique, Anne-Marie Idrac alors Présidente de la SNCF, Jean-Pierre Denis, Président du groupe ARKEA ; ou la haute administration, comme Bernadette Malgorn, alors Secrétaire générale du Ministère de l'Intérieur.

Comme au XIX<sup>e</sup> siècle les Diners ne sont pas une assemblée politique, pas plus qu'une association militante ayant vocation à prendre position sur telle ou telle question. Les individus qui composent l'association ont leurs propres opinions et l'association doit veiller à rester diverse et respectueuse de cette diversité. L'association n'a pas vocation non plus à publier des notes, à diffuser des conseils ou des communiqués. Elle n'est qu'un lieu de rencontre et de débats, où la nostalgie peut avoir sa place mais qui s'est délibérément tournée vers la modernité et ses acteurs. ■

# Anne de Bretagne, de la reine idéale à la duchesse en sabots

Didier Le Fur questionne de façon inédite l'histoire et la façon dont elle s'écrit. Il recompose les différentes figures d'Anne de Bretagne en exploitant toutes les sources littéraires et iconographiques issues des propagandes et spéculations diffusées depuis un demi-millénaire.



**DIDIER LE FUR** est historien et expert des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Il a écrit en 2000, *Anne de Bretagne : miroir d'une reine, historiographie d'un mythe*. Nombre de ses travaux sont consacrés à cette période charnière entre Moyen Âge et Renaissance, époque méconnue parce que longtemps délaissée des historiens.

Montfort de succéder ou de transmettre la succession. Si le père d'Anne de Bretagne, François II de Montfort décède sans fils, le duché revient aux Penthièvre et à leurs héritiers. Or, le 3 janvier 1480, Louis XI achète à Nicole de Penthièvre ses droits sur le duché. Les rois de France deviennent donc de potentiels prétendants à la couronne ducale. François II décide de déroger à la coutume qui l'avait fait duc et en octobre 1485, alors que certains de ses barons considèrent le roi de France comme vrai héritier du duché, il fait reconnaître sous serment par les États de Bretagne, ses deux filles, Anne et Isabeau, comme héritières du duché. Au même moment, il s'engage auprès du duc d'Orléans, le futur Louis XII, dans une lutte contre le pouvoir royal. Elle prend fin en juillet 1488 après la défaite de Saint-Aubin-du-Cormier et donne lieu à la signature du traité du Verger selon lequel François II doit une fidélité absolue au roi de France et obtenir le consentement de ce dernier pour le mariage de ses filles. François II s'éteint à Couëron en septembre 1488. C'est la fin de ce qu'on a appelé la Guerre folle. Anne devient duchesse de Bretagne, elle est âgée de 11 ans.

Cinq siècles après sa mort, Anne de Bretagne demeure une des personnalités historiques les plus chères au cœur des Bretons. Ses qualités de duchesse de Bretagne et de reine de France lui confèrent un statut unique et suffisamment exceptionnel pour avoir fait l'objet, selon les siècles, de toutes les interprétations. Elle incarne ainsi, tour à tour, la souveraine idéale, l'épouse aimante et vertueuse, parfaite image de la paix et de l'union de la Bretagne à la France puis son image se transforme pour devenir celle d'une femme farouchement opposée à l'annexion de son duché au domaine royal, plus duchesse que reine, plus bretonne que française... C'est de ces portraits tranchés que naît le mythe d'Anne de Bretagne qui, aujourd'hui encore, nourrit notre imaginaire.

**A priori, rien ne prédestine Anne à devenir duchesse de Bretagne, dans quel contexte hérite-t-elle du duché ?**

Le duché de Bretagne est à la fin du règne de Louis XI et sera pendant toute la première moitié du règne de Charles VIII, au centre des préoccupations royales.

Depuis le traité de Guérande de 1365, la loi successorale, calquée sur le modèle du royaume de France, interdit aux filles de la maison



Médaille en bronze réalisée par Marcelle-Renée Lancelot-Cracco, sculpteur et graveur, née en 1854 à Paris. L'identité bretonne de la duchesse Anne est ici symbolisée par l'hermine alors que la couronne royale rappelle son statut de reine de France. Cette médaille de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle est exposée à Paris au musée d'Orsay

**Que sait-on de l'enfance et de la formation intellectuelle d'Anne de Bretagne ?**

Peu de choses. Selon les sources, Anne de Bretagne naît le 26 janvier 1477 à Nantes, dans le château de son père, le duc François II. Sa mère est Marguerite de Foix, la troisième fille du comte de Foix, Gaston IV et d'Éléonore d'Aragon. Les années d'enfance d'Anne se déroulent entre Nantes et Vannes. Il serait faux de prétendre qu'Anne connaît le duché et sa population. Elle ne parle d'ailleurs pas le breton, car toute la cour de son père installée au château de Nantes et tous les lieux qu'elle fréquente ont pour usage le « parler François ». Certes, la cour du duc de Bretagne est moins importante que celle des rois de France et moins raffinée que celle des ducs de Bourgogne, mais elle est fastueuse et cosmopolite : des Béarnais, Navarrais, Flamands, Italiens et Anglais, des poètes, des musiciens, des artistes s'y côtoient. En revanche, il est difficile de savoir quelle a pu être l'influence de cet environnement sur sa personnalité. Anne écrit et pratique parfaitement le français et sans doute le latin. Sa personnalité se forge autour d'une éducation religieuse rigide.

**Anne de Bretagne, repères historiques**

Née à Nantes en 1477, Anne de Bretagne devient à l'âge de onze ans, héritière du duché de Bretagne par la volonté de son père François II. Puis, elle est consacrée deux fois reine de France en épousant, successivement, Charles VIII en 1491 et Louis XII en 1499. Ces deux unions lui ont permis de conserver son titre de duchesse de Bretagne. Le 9 janvier 1514, Anne de Bretagne décède au château de Blois. Inhumée à la basilique Saint-Denis, nécropole royale, ses funérailles fastueuses, déploient un cérémonial, jusqu'alors réservé aux rois de France. Son ampleur exceptionnelle inspirera celles des rois de France jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle.

Vous voyez, rien de très exceptionnel pour une jeune princesse de la fin du Moyen Âge !

**Comment naît alors l'image de « l'orpheline héroïque » ?**

Cette image s'est constituée à partir d'interprétations d'événements et de pièces juridiques, tous postérieurs à 1491. L'absence de textes évoquant son enfance et le rôle de la duchesse pendant cette période, a donné place à un imaginaire héroïque... L'historiographie bretonne ne pouvant nier l'union de la duchesse avec Charles VIII, il faut par conséquent que l'attitude de cette duchesse âgée de 14 ans, en 1491, soit en rapport avec l'idée que les historiens bretons se font d'un gouvernement ducal idéal. Plus l'image de l'orpheline se structure, plus il est impensable qu'Anne de Bretagne ait librement consenti son mariage français.

Chronologiquement, l'enfance d'Anne de Bretagne est mise pour la première fois à l'honneur par Bertrand d'Argentré, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Il narre la solitude de l'enfant à la mort de François II et joue sur l'image de la jeune orpheline démunie pour présenter

« Chaque époque a fait jouer un rôle à Anne de Bretagne et lui a prêté des intentions qui ont transformé le devenir même du personnage »

la conquête de Charles VIII comme abusive. Au XVII<sup>e</sup> siècle, cela est interprété très différemment. Sans chercher pour autant une visée « bretonnante », François Mézeray s'inspire, entre autres, d'épisodes décrits par d'Argentré pour rédiger son histoire de France mais dans le but de prouver, par des exemples précis, qu'une femme a la capacité de gouverner un État en crise et la justifie par des motifs qui restent, somme toute, très affectifs et personnels : Anne accepte la guerre de succession parce qu'elle ne veut pas épouser un homme pour lequel elle éprouve une véritable aversion.



Henri II par Didier Le Fur, publié en 2009

**En parlant d'image, on ne peut s'empêcher de penser à la représentation physique d'Anne de Bretagne...**

Effectivement, c'est un élément qui est loin d'être superficiel car l'aspect extérieur d'Anne de Bretagne est le reflet de sa représentation. Concrètement, de la "vraie" figure d'Anne de Bretagne, nous n'avons probablement que celle de son gisant à Saint-Denis ! Si on remonte au règne de Charles VIII, la représentation d'Anne de Bretagne est assez limitée, ce sont des figures génériques, sans aucun souci de ressemblance, l'objectif étant de valoriser la fonction et non pas la personne. Anne de Bretagne incarne l'image idéale d'une reine de France et sert de faire-valoir aux représentations du roi.

Sous le règne de Louis XII, l'iconographie d'Anne de Bretagne évolue. Son rôle de reine deux fois couronnée, la redéfinition de ses vertus s'accompagne d'une recomposition de sa représentation physique, plus abondante et plus soignée, qui reste néanmoins liée aux critères esthétiques de l'époque. Son visage est idéalisé mais son costume change. Ses vêtements reflètent la mode du temps et sont l'expression du luxe, propre à son rang. Il faudra attendre le texte de Brantôme au XVII<sup>e</sup> siècle qui signale son léger boitement pour que cette particularité physique soit reprise tant par les historiens de Bretagne que celles de France. Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, les images que l'on propose d'elle s'inspirent du portrait des Grandes Heures. Mais, la plus grande rupture s'opère bien sûr au XIX<sup>e</sup> siècle.

**C'est à cette époque que s'impose l'image folklorique d'Anne de Bretagne en sabots ?**

Absolument et cela est construit de toutes pièces par les régionalistes. Lorsqu'ils créent en 1843, l'Association bretonne, ils ont pour souhait de faire de la Bretagne le témoignage vivant de la Gaule celtique en France. Tout en répondant au désir de participer au progrès économique de la France, la Bretagne se définit d'abord par son caractère agraire. Le parti pris d'un territoire rural au tempérament affirmé et ancré dans son terroir nécessite des représentants symboliques

Louis XII, un autre César par Didier Le Fur, publié en 2010



» Mézeray crée ainsi un précédent en diffusant pour la première fois dans une histoire royale, le récit de la résistance d'Anne de Bretagne qui sera interprété, le siècle suivant, par la propagande royale, comme celui d'une épouse fière et vindicative, provoquant par son mauvais caractère, les échecs politiques de Louis XII. C'est au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle que la légende de l'orpheline combattant le roi de France avec, pour seule arme, son courage et l'amour de son peuple, se fixe définitivement dans l'historiographie bretonne. La jeune Anne de Bretagne est présente sur tous les fronts et expose sa propre vie devant les villes assiégées, en bataillant avec ardeur. Anne aurait ainsi communiqué à son peuple, « son ardeur et sa fermeté ; l'amour de la gloire, de la patrie et de la liberté » !

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'image perdure et s'enrichit de la mémoire orale. Des romans sont consacrés à Anne de Bretagne et un érudit comme Le Moyne de la Borderie, dans sa leçon d'ouverture du cours d'histoire de la Bretagne, à l'université de Rennes, en 1890, n'hésite pas à reprendre une image constituée depuis plus de deux siècles « une fille, une enfant de douze à quinze ans, sans parent, sans ami, sans trésor, sans arme (...) trouvant dans son cœur, dans sa fierté virile et dans son âme (...) la force de maintenir pendant trois ans, contre les armes d'un puissant adversaire le nom, l'honneur, le drapeau, l'indépendance de la nation bretonne... » Si, au XX<sup>e</sup> siècle, l'historiographie officielle remet parfois en cause la sincérité bretonne d'Anne de Bretagne, une fois reine de France, elle ne remet jamais en cause celle de l'orpheline. Cette image romanesque demeure aujourd'hui dans les monographies consacrées à Anne de Bretagne et dans certains ouvrages, l'argument principal de l'expression de son caractère breton.

« C'est au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle que la légende de l'orpheline combattant le roi de France avec, pour seule arme, son courage et l'amour de son peuple, se fixe définitivement dans l'historiographie bretonne »

puissants. Anne de Bretagne est l'archétype idéal pour illustrer leurs visions. Orpheline du dernier duc de Bretagne ayant régné, elle représente tout à la fois l'attachement à ses deux patries, bretonne par ses origines et française, par ses deux mariages royaux. Il ne reste plus qu'à lui donner un aspect modeste et la revêtir du costume breton.

Cela commence en 1840 par le port d'une coiffe. Le chaperon noir qu'elle porte de son vivant est perçu comme l'ancêtre des coiffes bretonnes du XIX<sup>e</sup> siècle. Les historiens bretons accordent à Anne de Bretagne, les mêmes habitudes vestimentaires que les paysannes bretonnes, vêtements simples pour le quotidien et costumes plus riches pour les cérémonies et bien sûr, toujours la coiffe. Sauf qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la coiffe est aussi adoptée par les bourgeoises et elle est un ornement spécifiquement féminin, il faut donc lui donner un attribut partagé autant par les hommes que les femmes : les fameux sabots de bois ! À la fin du XIX<sup>e</sup>, les thèmes de Anne de Bretagne en sabots ou de duchesse en sabots sont popularisés à travers des chansons, des poèmes, des cérémonies commémoratives ou même des programmes politiques. A partir de 1884, elle est chantée à la fin des Dîners Celtiques qui se tiennent chaque mois au Café d'Alençon, place de Rennes, à Paris.

**Brunch culturel autour de l'exposition France 1500, du Moyen Âge à la Renaissance**

Dans le cadre de l'association des Dîners Celtiques et à l'initiative de Valérie Evenou, le premier brunch culturel a été inauguré dimanche 9 janvier 2011 au prestigieux restaurant Drouant. Ce brunch a pour vocation de réunir une trentaine de convives pour converser de façon informelle, avec un ou plusieurs invités, sur une actualité culturelle et littéraire liée à la Bretagne ou à l'univers celtique. Ce premier brunch culturel de l'année a accueilli Didier Le Fur pour la parution de son livre, *Le Royaume de France en 1500, écrit pour l'exposition France 1500, du Moyen Âge à la Renaissance* qui se tenait aux Galeries nationales du Grand Palais à Paris. Le brunch était suivi d'une visite de l'exposition.

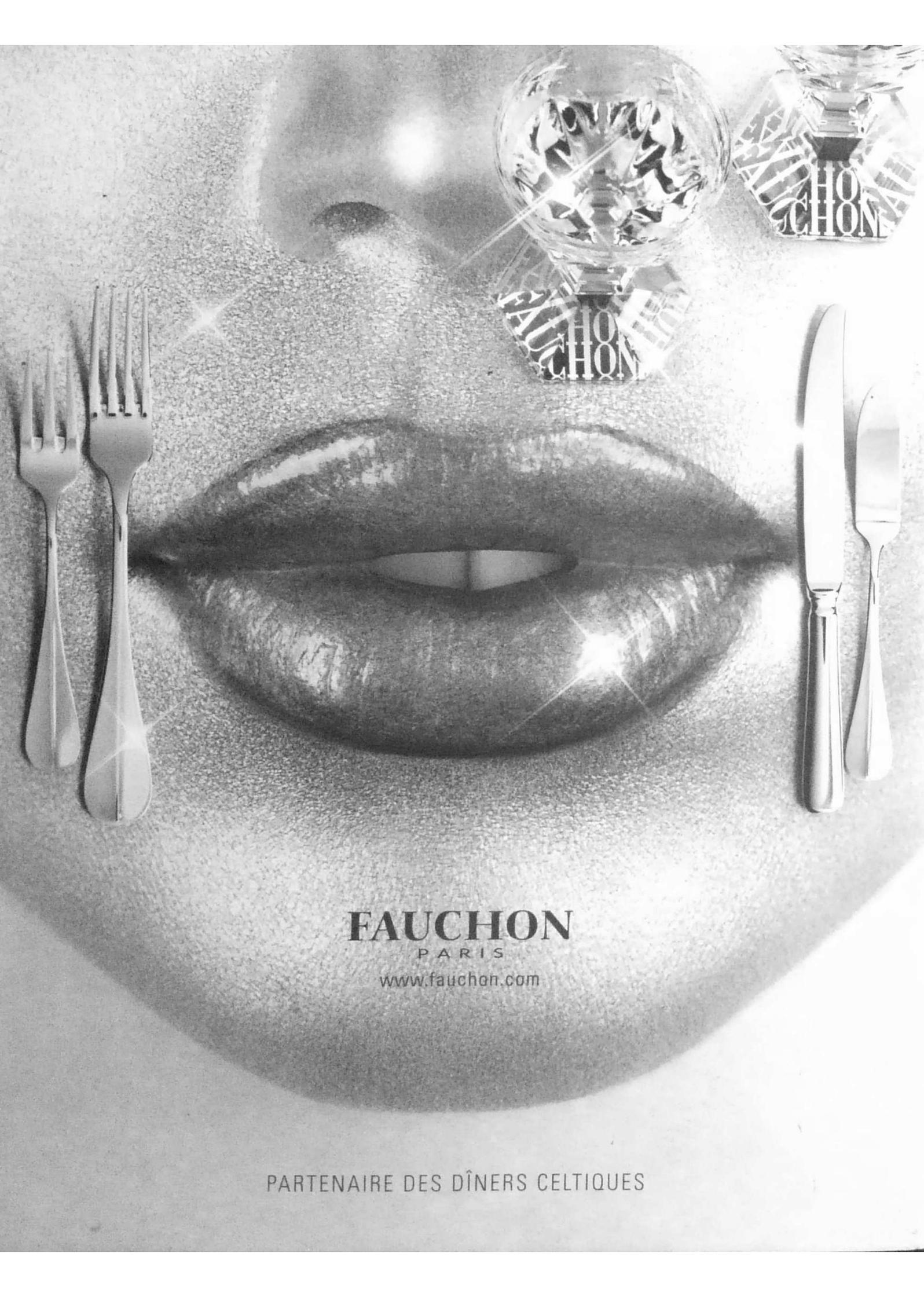


L'actuelle place du 18 juin mais c'est aux Pardons de Montfort-L'Amaury que l'image prend toute sa dimension. Ces manifestations qui se tiennent le dernier dimanche de juin, de 1898 à 1914 ont pour vocation de réunir, sur une terre que l'on dit bretonne, toutes les personnalités du mouvement régionaliste et commémorer les écrivains d'origine bretonne qui ont contribué à la grandeur de la littérature française. Chateaubriand, Elisa Mercoeur, La Tour d'Auvergne, Auguste le Bras, entre autres... Des figures historiques comme celles de du Guesclin sont célébrées ainsi qu'Anne de Bretagne, bien évidemment. Elle devient la patronne des Pardons de Montfort-L'Amaury, titre que des historiens de Bretagne ont traduit au XX<sup>e</sup> siècle par l'expression « Anna Vreiz ». Même après la Seconde Guerre mondiale, l'image folklorique de la duchesse en sabots reste toujours aussi populaire. On peut même dire qu'elle sert encore aujourd'hui de titre aux monographies consacrées à la reine lorsqu'on évoque son règne breton. Même si Hervé Le Boterf l'a remise en doute en 1976, en la jugeant « ridicule et pitoyable ».

**En conclusion, on peut dire que durant cinq cents ans, l'histoire, pour des motifs très différents, voire divergents a délaissé la réalité d'une vie pour lui préférer un reflet idéal ou une représentation légendaire ?**

Oui. Le paradoxe, c'est que l'on prétend très bien connaître sa vie alors que finalement on dispose de peu de sources. Ce qui est fascinant, c'est qu'une princesse peu connue que rien ne prédestinait à un destin particulier, qui n'a jamais gouverné personnellement le duché de Bretagne pas plus que le royaume de France, même si sous Louis XII la propagande royale lui a souvent rendu hommage, fut très tôt le sujet d'interprétations divergentes. Chaque époque a fait jouer un rôle à Anne de Bretagne et lui a prêté des intentions qui ont transformé le devenir même du personnage. Sa "sur-médiatisation" posthume en a fait une clé essentielle de l'histoire bretonne, a nourri sa dimension mythique pour mieux figurer dans notre mémoire collective.

Propos recueillis par Valérie Evenou



**FAUCHON**  
PARIS  
[www.fauchon.com](http://www.fauchon.com)

PARTENAIRE DES DÎNERS CELTIQUES